

Paul Claudel

La question du latin

La revue d'inspiration symboliste *La Phalange* réalisa en 1911 une enquête sur « *La question du latin* ». Jean Royère, son rédacteur en chef, adressa la lettre suivante à « *une élite d'artistes, de professeurs et de techniciens* »:

Monsieur,

L'opinion publique est présentement saisie d'un débat qui touche à l'éducation nationale et qui intéresse le langage français, envisagé dans sa fonction artistique.

Après avoir mené campagne contre *le Romantisme*, dénoncé *le Symbolisme* et préconisé *le retour au Classicisme* comme le salut de l'art national, on a rendu nos enseignements supérieur et secondaire responsables d'une *Crise du Français* dont la presse nous a révélé l'existence. Voici que, par voie de pétition, le ministre de l'Instruction Publique vient d'être mis en demeure de « *rétablir l'enseignement du latin* ».

L'occasion nous a semblé favorable pour soumettre à votre examen ces trois questions :

1. Une Crise du Français est-elle possible ? Est-elle réelle ? Et faut-il y voir la conséquence de l'affaiblissement des études latines dans notre enseignement secondaire ?
2. L'Humanisme scolastique que nous ont légué les Jésuites est-il tellement incorporé à notre race qu'on ne puisse penser à le mettre au point sans toucher à notre génie national ?
3. Y a-t-il entre le latin et notre langue littéraire une promiscuité telle que l'artiste soit tenu de remonter aux sources primitives du français sous peine de ne pas faire œuvre d'écrivain ? Le véritable *créateur de langage* est-il celui qui élisant pour maître unique le grammairien s'oppose, par éducation, à l'évolution naturelle de la langue, ou plutôt celui qui approfondit le langage issu de l'instinct populaire pour le faire servir à sa technique ?

La réponse de Paul Claudel parut dans *La Phalange* du 20 octobre 1911.

Prague, le 31 août 1911

Cher Monsieur Royère,

Différentes occupations m'ont mis un peu en retard pour répondre au questionnaire que vous m'envoyez sur le latin. D'ailleurs l'excellente lettre de Valéry Larbaud m'épargne en grande partie la peine de vous répondre. Je partage son opinion sur tous les points, et en particulier sur l'enseignement de l'Université, *quel qu'il soit*, dont j'ai malheureusement une expérience plus longue que la sienne.

Je considère pour bien des raisons la langue latine comme la plus belle qui ait jamais été placée dans une bouche humaine ; elle appelait, pour ainsi dire, ce caractère sacré dont elle a été investie au dernier temps, comme Rome elle-même qui est devenue capitale de la chrétienté. L'écrivain qui ne sait pas le latin et ne peut dire Virgile est privé de joies incomparables.

À un point de vue purement pédagogique, je crois que rien ne peut remplacer le travail

de la traduction. Tout l'effort de l'éducation n'est pas de meubler l'esprit de l'enfant d'un certain nombre de notions qui lui demeurent extérieures, mais de lui apprendre à *s'exprimer*. Quelle que soit la profession qu'il adopte plus tard, qu'il soit ingénieur, médecin, négociant ou fonctionnaire, il lui sera toujours nécessaire de savoir *s'exprimer*, c'est à dire de trouver avec les mots l'ordre propre qui convient à ses idées et qui les suscite. De même que l'on apprend d'abord à l'enfant à parler, puis à écrire, il faut lui apprendre à faire sortir de lui ce qu'il pense, et le premier point à cela est de le dresser à faire attention à ce qu'il pense et à le considérer sous une forme grammaticale et logique. Il faut fermer le champ aux vagues imaginations puériles et l'obliger à arrêter son esprit sur un objet concret, sur une pensée formulée, qu'on lui donne à regarder toute faite. La traduction du latin classique le met en présence d'un *texte*, dans toute la force du terme, d'une pensée parvenue à l'état définitif, indestructible et en quelque sorte lapidaire, pleinement issue, pleinement articulée. Elle l'oblige à le repenser, à faire scrupuleusement attention à ce qu'il lit et à ce qu'il va écrire, à employer, pour faire tout passer du domaine du général dans celui de sa conception personnelle, les ressources et les artifices les plus délicats du vocabulaire et de la syntaxe. Il n'y a pas de meilleure école pour la formation d'un homme cultivé et particulièrement d'un écrivain. Les autres langues, et le grec lui-même, bien inférieur au latin en tant qu'idiome, n'ont point ce caractère définitif, absolu qui est le génie propre de Rome ; elles profèrent, le latin seul, promulgue ; elles stimulent la pensée, mais ne la dominent pas. Elles n'imposent pas, pour se laisser posséder, cette attention subtile et laborieuse, cette soumission au but, cette « conscience » qui est la condition d'une éducation vraiment *humaine*. Celle-ci consiste à former l'esprit par le dedans, et non pas à y entasser du dehors toutes sortes de notions inutiles et disparates.

Paul Claudel (La question du latin, réponse à une enquête de la revue Phalange, éditions des Cendres, collection Technique, 1987)